# UN HOMME, UNE SOCIETE, UN REGARD : BREVE INCURSION DANS L'UNIVERS ROMANESQUE DE FLORENT COUAO-ZOTTI.

Akimou ASSANI
Département des Langues et de Linguistique,
Université de Jos, Jos.
Plateau State (Nigeria)
Email : akimassani@yahoo.fr

Résumé

La littérature africaine, en particulier celle dite d'expression française, est une littérature jeune, comparée, par exemple, à une littérature française multi centenaire. Dès le berceau, elle a dû porter le combat des Africains pour la revendication d'une identité déniée par l'Occident, mais aussi, peu après, elle s'est faite le fer de lance de la lutte pour la décolonisation, puis pour un continent plus responsable. Plus de quarante ans après les indépendances africaines, beaucoup d'eau a coulé sous le pont et aussi une nouvelle génération d'écrivains a émergé, celle des 30-40 ans. En utilisant le Bénin comme microcosme, nous avons donc essayé de voir, à travers une incursion dans l'œuvre romanesque de l'un d'eux, en l'occurrence Florent Couao-Zotti, le regard que portent ces jeunes loups de la littérature africaine d'expression française sur la situation sociopolitique actuelle de leur continent.

## Introduction

Si l'on jette un regard sur la production littéraire béninoise, on se rend compte immédiatement qu'elle n'est pas commensurable avec le titre éloquent et enviable de « Quartier latin de l'Afrique » qu'a porté pendant longtemps cette ex-colonie française de l'Afrique occidentale. En effet, bien que l'ex-Dahomey ait produit, depuis la colonisation, un nombre considérable d'intellectuels de haut niveau et que l'Abbé Pierre Bouche ait reconnu, dans ses mémoires intitulés *La côte des Esclaves et le Dahomey : Sept ans en Afrique Occidentale,* qu'il y existait déjà une riche culture littéraire orale bien avant l'arrivée du français, le premier roman écrit par un auteur béninois date seulement de 1929 même si la parution dès 1917, du journal *Le Récadère du roi Béhanzin* peut être considérée comme le début de la littérature écrite béninoise (cf. Adrien Houannou : 1984). De cette date à aujourd'hui, le Bénin a connu trois générations d'écrivains. Les deux premières générations (1917-1960 et 1960-1970) qui figurent des écrivains de la trempe de Paul Hazoumè, Olympe Bhêly-Quénum, Jean Pliya, Eustache Prudencio… sont relativement

bien connues ; car elles ont joui du privilège de pionniers et bénéficié d'une large diffusion suite à l'introduction, après les indépendances, de la littérature africaine dans les programmes d'enseignements en Afrique francophone. Tandis que la troisième génération, celle qui a émergé dans les années 80 et est composée essentiellement d'auteurs nés après les indépendances africaines, reste presque inconnue du grand public. Pourtant, ce n'est pas le talent et les œuvres de qualités qui manquent chez ces jeunes dont les préoccupations majeures sont la situation socioéconomique de la république du Bénin sous la dictature militaro-marxiste de Kérékou et du Parti de la Révolution Populaire du Bénin ayant sévi dans le pays de 1972 à 1989, et plus généralement, dans l'Afrique des partis uniques et de l'apartheid, de même que les aléas du renouveau démocratique africain à partir du début des années 90. Florent Couao-Zotti illustre bien la verve et la fougue de cette nouvelle génération de romanciers béninois qui refusent la langue de bois. Ecrivain prolifique et protéiforme, il compte déjà à son actif près d'une vingtaine d'œuvres, tous genres confondus. Il serait donc illusoire de prétendre, dans le cadre de ce travail, réaliser une fresque de l'œuvre romanesque de Couao-Zotti. Le champ de cet article ne s'y prête nullement ; car trop restreint pour entreprendre, qualitativement, une œuvre quelconque de l'envergure d'une fresque. Nous nous proposons donc de confiner nos réflexions à seulement quatre publications de notre auteur : deux romans, *Notre pain de chaque nuit* et *Le cantique des cannibales* ; un recueil de nouvelles, *L'homme dit fou et la mauvaise foi des hommes* ; et, dans une certaine mesure, une pièce de théâtre, *La diseuse de mal-espérance*. De même, en raison des contraintes de longueur de cet article, nous ne ferons pas de résumé des œuvres en question. Nous nous contenterons donc, dans ce travail qui n'est qu'une esquisse, d'une note biographique ainsi que d'un survol de l'évolution sociopolitique du Bénin moderne, terreau de l'inspiration de Couao-Zotti, avant d'examiner, à travers les œuvres choisies, quelques thèmes majeurs qui nous fixeront sur le regard que porte notre auteur sur sa terre natale, et au-delà sur le continent africain.

**L'homme**

Florent Couao-Zotti est né en 1964 à Pobè dans le sud est de la République du Bénin. Il a fait des études de Lettres Modernes couronnées par une Maîtrise en 1988 à l'Université Nationale du Bénin à une époque où les perspectives d'emploi sont entièrement bouchées. En effet, l'Etat, principal et pratiquement

unique pourvoyeur d'emploi, est sous perfusion du Programme d'Ajustement Structurel du FMI et de la Banque Mondiale et tout recrutement est gelé depuis 1985, noircissant davantage l'horizon déjà sombre d'une jeunesse désemparée. Le désespoir du présent et l'incertitude de l'avenir deviennent alors le terreau de la prise de conscience d'une jeunesse qui choisit d'abord la presse murale sur le campus universitaire, puis, de façon plus conventionnelle, la création théâtrale pour exprimer son ras-le-bol d'un pouvoir politique aux abois. Et notre homme, Florent Couao-Zotti, fait partie intégrante de cette jeunesse là ainsi qu'il l'avoue lui-même lors d'un entretien avec Sylvie Chalaye (2003 : 3) : « J'ai commencé à écrire dans un contexte de contestation politique très forte dans mon pays, à la fin des années 80. Et la seule tribune qui pouvait permettre aux étudiants d'articuler cette protestation était le théâtre […] ». Puis vient 1990 avec la Conférence nationale des forces vives qui sonne le glas des 18 années du régime marxiste-léniniste et proclame le retour du pays à la démocratie pluraliste. Alors, l'univers médiatique, jusque là bâillonné, se libère et se libéralise. La presse murale qui a porté en grande partie la lutte estudiantine contre la dictature se formalise et les journaux foisonnent, offrant à de nombreux diplômés sans emploi une aubaine. Florent Couao-Zotti fait partie de la mêlée. Il collabore à plusieurs journaux indépendants et devient rédacteur en chef d'un bimensuel humoristique et satirique, *Le Canard du Golfe*, puis d'un autre *Abito*. C'est alors qu'il franchit allègrement le petit pas qui sépare le journaliste de l'écrivain et publie en 1995 aux éditions l'Harmattan à Paris, une pièce de théâtre, *Ce soleil où J'ai Toujours Soif ou La Nuit des Anges* (nous proposons, à la fin de ce travail, une liste des principales publications de Couao-Zotti). Véritablement piqué par le virus de l'écriture, il n'arrête plus d'avoir soif, soif d'écrire et de mettre à nu les maux de sa société tant et si bien qu'il décide en 2003 d'arrêter toute autre activité, y compris l'enseignement du français dans le secondaire, pour se consacrer entièrement à l'écriture. Actuellement, il est chroniqueur culturel pour plusieurs quotidiens béninois, scénariste de bandes dessinées, auteur de plusieurs pièces de théâtre, romans, de nouvelles, et écrit aussi pour la télévision. Ecrivain de talent, il se ballade aisément d'un genre à l'autre sans perdre du piquant et de la provocation qui deviennent les principales caractéristiques de l'écriture du jeune auteur à la plume acerbe qu'il est et dont l'œuvre s'inspire, avant tout, de la situation politique et socio-économique de sa terre natale, la république du Bénin.

**La société**

Dans l'avant-propos de son livre qui vient de paraître aux éditions L'archipel, Bruno Amoussou (2009 : 15), un des mastodontes de la politique béninoise, écrit : « Un tableau ne peut exister sans les limites de son cadre ; un homme ou une femme sans l'ombre de la terre qui l'a vu naître et qui a conservé, effectivement ou symboliquement, son cordon ombilical. » Cette observation apparaît comme une parole d'évangile lorsqu'on la met dans le contexte de la littérature africaine, plus particulièrement la littérature africaine d'expression française qui, comme on le sait, non seulement a accompagné les péripéties de l'histoire coloniale du continent noir, mais aussi et surtout a épousé les contours de l'évolution sociopolitique, très peu rectiligne, de l'Afrique postcoloniale. C'est sans doute pourquoi Aire (2004 : 35) constate qu' « aucun roman africain ne peut être qualifié d'utopique à part entière. » Il justifie cette constatation par « le fait que la pratique romanesque africaine ait toujours été fort réaliste. » avant de soutenir que même la présence de la fabulation « ne doit rien enlever à la description réaliste de l'actualité sociale. » On peut donc affirmer que les écrivains africains sont, d'abord et avant tout, des fils de leur temps et de leur milieu dont le principal défi est, comme le dit Couao-Zotti (2003 : 3) à propos de certains jeunes artistes béninois, de « parler d'abord au citoyen du monde des blessures de leurs milieux et de leurs époques pour arracher aux dieux la force de survivre au temps. » Car, rappelle-t-il dans le même article, « l'œuvre d'art appartient à l'éternité, l'artiste appartient à son temps ». Couao-Zotti lui-même ne se dérobe pas à cette exigence. Sans conteste, cette nécessité de parler de son milieu et de son époque se trouve si profondément enracinée dans le cœur de notre auteur, qui n'a d'ailleurs jamais rompu le cordon ombilical avec sa terre natale, qu'une connaissance, aussi sommaire soit-elle, de l'évolution politique et sociale du Bénin moderne, plus précisément celle des trente dernières années, s'avérerait un sésame de choix à une meilleure compréhension de l'œuvre romanesque du jeune auteur, et plus particulièrement ses deux romans phares que sont *Notre pain de chaque nuit* et *Le cantique des cannibales*.

A l'instar de beaucoup de pays africains, la République du Bénin, ancien Dahomey, accède à la souveraineté internationale en 1960. L'absence d'un seul leader charismatique à l'indépendance précipite le pays dans une instabilité politique chronique : les douze premières années d'indépendance voient

défiler à la tête de ce petit pays environ une dizaine d'hommes. Le « quartier latin » de l'Afrique devient alors l'enfant malade du continent. Un enfant malade au chevet duquel un groupe d'officiers soi-disant « patriotes » croit devoir se précipiter en 1972 par le truchement d'un énième coup d'Etat. Mais le peuple ne tardera pas à se rendre compte que la « société nouvelle où il fera bon vivre pour chacun et pour tous » promise, n'était en réalité que celle où il faisait bon vivre pour certains et pas pour tous. Aussi, après 18 années de pouvoir, l'Etat-Providence, instauré par la révolution marxiste-léniniste qui s'en suit est-il en faillite. Les indicateurs économiques sont au rouge laissant sur le pavé une cohorte de jeunes déscolarisés et de diplômés sans emploi auxquels viennent s'ajouter des milliers de licenciés de la fonction publique pour cause d'ajustement structurel. « Le pays souffre de la Banque mondiale et du Fonds monétaire international » (*L'homme dit fou…*, p.54) dira Florent Couao-Zotti avant d'ajouter : « il y a vingt mille fonctionnaires de l'Etat qui ont perdu leurs protège-faim mensuel qui tirent à la maison le diable par le cul. Les jeunes diplômés sont pris à la gorge par le chômage » (*L'homme dit fou…*, p. 54).

Fin 1988, les étudiants protestent contre cette situation en déclenchant une grève qui se généralise à la fonction publique et paralyse tout l'appareil de l'Etat en 1989. Pour palier à l'impasse et éviter le chaos qui profile à l'horizon, le Président Mathieu Kérékou convoque, en février 1990, une Conférence nationale des forces vives qui, au bout d'un laborieux diagnostic, prescrit le renouveau démocratique sur fond de multipartisme intégral comme solution aux problèmes du pays.

C'est donc dans ce vivier sociopolitique que Couao-Zotti puise la matière qui nourrit son imagination. C'est la source de prédilection où s'abreuve l'inspiration du jeune auteur dont le regard critique et sans complaisance nous mène, à travers ses œuvres, en pérégrinations dans la vie sociopolitique de son pays natal.

**Le regard**

« Ce regard d'un africain sur sa terre natale en dit long sur le mal dont souffre ce continent. » Cette conclusion de Penvins (2003) à sa note de lecture de *Notre pain de chaque nuit* de Florent Couao-Zotti montre que l'œuvre de notre auteur, bien qu'ayant pour matériau primaire la situation sociopolitique du Bénin moderne, transcende les limites territoriales de ce petit pays. Le Bénin devient donc, sous la

plume de Couao-Zotti, le microcosme d'une Afrique qui a mal. Nous avons choisi, dans le cadre de cet article, de parler de quatre maux saillants et récurrents dans l'œuvre romanesque de Couao-Zotti : les désillusions de la démocratie, la marginalité, l'urbanité et la sexualité.

- *Le renouveau démocratique et les lendemains qui déchantent*

Le renouveau démocratique et ses aléas font l'objet des romans *Notre pain de chaque nuit* et *Le cantique des cannibales*. L'euphorie et l'espoir suscités par l'avènement du Renouveau démocratique sont tels que très peu d'observateurs ont résisté à la tentation d'en établir un parallèle avec la situation au lendemain des indépendances africaines des années 1960. C'est à cet effet que Dénis Amoussou-yèyè (1998 : 16) estime :

> Ce sont les hommes qui font l'histoire dans des conditions bien déterminées, certes. Dans cette optique, le Renouveau démocratique africain qui a débuté depuis le début des années 90 avec l'exigence de construire un Etat de droit et d'asseoir une démocratie pluraliste, constitue une opportunité pour renouveler le pacte sociopolitique qui dans les années 60 avait déclenché de vastes mouvements d'adhésion populaire au projet.

Pour d'aucuns le Bénin n'est que le héraut d'une Afrique qui s'éveille enfin pour conquérir une nouvelle indépendance, la vraie cette fois-ci ; celle qui l'affranchirait définitivement de ceux que Paul Désalmand (1981 : 7) appelle des « colonisateurs à peau foncée » et lui ouvrirait grandement les voies d'un développement solidaire, véritable et durable. Pour beaucoup, on vient enfin de trouver la panacée nécessaire aux maux du continent ainsi que l'exprime avec verve le professeur Albert Tévoèdjè (1990 : 33) à la fin de son rapport général des travaux de la Conférence nationale des forces vives :

> Alors parce que nous avons juré de ne plus jamais humilier l'intelligence, parce que les chaînes sont brisées et que nous avons définitivement conquis le droit de parler au nom de l'Afrique, et des libertés fondamentales des hommes et des femmes de ce continent, parce que nous entrons désormais en partenaire majeur dans un monde majeur, parce que la nuit s'est dissipée et que l'aube nouvelle rayonne : « **Au travail** mes amis ! » Nous avons vaincu la fatalité.

Malheureusement, la « fatalité », en Afrique, a la peau bien plus dure que ne le pense le rapporteur de la conférence béninoise et l' « aube nouvelle » tant souhaitée s'avère une aube tératogène des tares et antagonismes d'une Afrique qui refuse de s'assumer, fait du sur place et s'enlise. Incapable de renouveler une classe politique corrompue et à court d'idées, on prend alors les mêmes personnes et on recommence

les mêmes bêtises comme dans un cercle d'éternel recommencement. En conséquence, le Renouveau démocratique peine à catalyser les énergies et susciter la synergie nécessaire à la satisfaction des espérances auxquelles son avènement a donné naissance. Plutôt que de voir la « fracture sociale » existante se réduire et les problèmes sociaux trouver tout au moins un début de solution, c'est à la création d'îlots d'opulence dans un océan de misère que l'on assiste. Le peuple, désabusé et impuissant, voit émerger une nouvelle classe politique faite d'arrivistes sans foi ni idéal dont le seul souci est de s'enrichir tant que peut se faire sur le dos du peuple :

> Impressionnés par les boubous ronflants, les carrosses et autres vernis m'as-tu-vu des députés sortant, nombre des citoyens s'étaient découvert, l'instant d'un battement de cil, un « destin, un vrai destin national ». Et chacun d'eux de sacrifier, presque aveuglement, à la câline faiblesse de promettre au peuple le bonheur clés en main (*Notre pain.…*, p.134).

La morale ayant ainsi déserté le forum, la démocratie tourne impudiquement à la 'kleptocratie' illustrant fort bien la boutade de Zo Gang International (2000): « Moi, je vote. Toi, tu vole. ». Du jour au lendemain on recense plus d'une centaine de partis politiques dans un pays de moins de huit millions d'habitants. Couao-Zotti en fait part dans *Notre pain de chaque nuit* : « Jamais élection ne mobilisa tant de candidats, jamais événement ne provoqua la multiplicité de tant de partis politiques, brutalement projetés dans les transes et l'effervescence des meetings » (p. 134).

Les campagnes électorales, en l'absence de projets de société de la part des candidats, se transforment en foires d'achats des consciences et des votes des électeurs ; fait qui ne trompe nullement la vigilance du regard de notre auteur comme en témoigne le dialogue suivant entre le député Kpakpa, et Dagbo, son charlatan :

> - […] Ils sont nombreux à briguer votre siège. Ils distribuent de l'argent à la populace. Ils achètent ses voix. Sans marchandage.
> - Tu parlais de solution… ?
> - Une sagesse de chez nous dit : « On ne peut culbuter le mal par le mal mais on peut combattre l'argent par l'argent. » Il faut, Maître, dépenser plus que les dépenseurs (*Notre pain.…*, p. 133).

Corruption, gabegie et népotisme s'érigent alors en système des valeurs dans une arène politique où l'inlassable transhumance des hommes politiques traduit avec force éloquence la prégnance de la

politique du ventre sur toute autre considération. La « ventocratie » et l'obsession du pouvoir justifient alors les fraudes électorales :

> Kér-kéré, « l'homme qui fraude plus vite que son ombre », aurait encore frappé. Il aurait fait bourrer soixante pour cent des urnes dans tous le pays, fait voter des mineurs, des bébés et mêmes des fœtus dans les régions qui lui sont favorables ; ailleurs, c'est-à-dire dans les fiefs traditionnels de l'opposition, il aurait fait jeter carrément des urnes dans les marécages, substituer certaines par d'autres, inverser les chiffres (*Le cantique…*, p.214).

Le pouvoir cesse alors d'être service. On s'y accroche, non plus pour le bien du peuple, mais pour le plaisir, sans aucun souci du nombre de gens qu'on jette dans les rues et les fanges de la société.

- *« Les damnes de la terre »*

Dire que Florent Couao-Zotti est un chantre de la marginalité est un euphémisme, car l'auteur béninois ne semble mieux se sentir à son aise que lorsqu'il convoque sur scène les petites gens ou du moins ceux que la société traite comme telles. Darder son regard dans les tréfonds des bas-fonds de la société pour y chercher des laissés-pour-compte et les déférer au tribunal de notre conscience, telle est, à n'en pas douter, la démarche chère au cœur de notre auteur.

C'est dans cette perspective, d'ailleurs, que nous voulons voir en *La diseuse de mal espérance* un hymne à l'amour de l'humain tout court, une apologie de la beauté du cœur contre celle de l'apparence. Inspiré de *Notre-Dame de Paris* de Victor Hugo, le personnage de Modo est la réplique parfaite de Quasimodo, personnage au physique hideux, mais à l'âme généreuse qui s'oppose au prêtre dont la robe immaculée trahit la laideur du cœur. Dans une interview avec Amour Agbovi (2005 : 17) du journal *Fraternité,* Couao-Zotti n'entretient aucune équivoque à ce sujet :

> Je travaille en général sur les apparences. C'est-à-dire que les gens qui sont dits être peu vertueux, se révèlent souvent des gens qui ont beaucoup d'âme, beaucoup de générosité. Ceux-là qui se présentent comme étant des gens complètement lisses, vernis à la fin, on se rend compte que c'est ceux-là qui sont complètement amoraux.

Les personnages de Modo et de l'Abbé illustrent, dans la pièce susmentionnée, à merveille cette dichotomie entre apparence et réalité. Voilà qui explique que l'œuvre de Couao-Zotti regorge de personnages issus des fanges de la société, des personnages à qui personne ne fait ordinairement attention,

des oubliés de la société en quelque sorte. Ainsi, les principaux protagonistes de ces deux romans phares, et de presque toutes ses publications, sont des marginaux. Nono, la femme qui fait courir députés et le boxeur Dendjer dans *Notre pain de chaque nuit* est une prostituée venue de nulle part : « Pas de passé. Un futur pour le moins brumeux » (*Notre pain.…*, p. 54). Dendjer, son amoureux, est aussi un plébéien bon chic bon genre. Issu d'une famille assez pauvre de « onze mange-mil – sans compter père, mère, souris et cancrelats… » (*Notre pain.…*, p.50), il ne tardera pas à prendre la rue qui se chargera de parfaire son éducation : « La rue, très tôt, l'accueillit. La violence, très tôt, l'endurcit. Tour à tour pique-assiette, voleur à la tire, homme de main du roi Solomon, le patron de la pègre locale, il connut les reliefs et les bas-côtés du banditisme » (*Notre pain.…*, p.50).

De même Gloh, l'héroïne du roman *Le cantique des cannibales*, est une marginale : « A sa naissance, Gloh était déjà installée dans les privations du monde. Sans mère. Sans père » (*Le cantique.…*, p.65). Et lorsqu'elle décide de fuir pour échapper aux innombrables sévices auxquels l'assujettissait sa tutrice, c'est encore la rue qui la reçoit : « Mais la rue l'adopta. Elle l'intégra à son décor. Comme des centaines de gamins avant, elle devint un élément de sa géographie » (*Le cantique.…*, p.68).

C'est sans doute à ces « centaines de gamins » qui, comme Nono, Dendjer et Gloh, ont grandi dans caniveaux que pensait Couao-Zotti en écrivant "Petits enfers de coins de rues" (*L'homme dit fou.…*, pp. 97-125), une nouvelle qui parle de la vie des enfants de la rue, ces petits êtres innocents que la vie fait hommes avant qu'ils ne découvrent la couleur du ciel. Une nouvelle qui met le doigt sur l'injustice qui existe depuis le berceau comme pour dire à Rousseau que tous les hommes ne naissent pas vraiment égaux :

> Oui, m'sieur. Ce sont des enfants, seulement des enfants. Ils sont nés la fleur à la bouche, l'espérance dans les yeux. Moi je suis tombé au monde nu. Je dois fabriquer mes propres fleurs, inventer ma propre espérance. Adulte, je suis devenu, m'sieur. Adulte coupable (*L'homme dit fou.…* p. 102).

Ainsi, alors que certains enfants semblent être nés une étoile sur le front, le commun des enfants est « à peine né et déjà sacrifié… » (*L'homme dit fou.…* p.126). Sacrifié par la société sur l'autel de l'égoïsme et de l'inconséquence des adultes. Sacrifié, dans le cas du Bénin, par 18 années d'aventurisme politique. Dans son rapport général des travaux de la Conférence nationale des forces vives, c'est à

travers une litote assez expressive que le professeur Albert Tévoèdjrè (1990 : 24) a choisi de faire allusion à la situation de misère et de précarité exceptionnelle dans laquelle la gestion chaotique du régime révolutionnaire a plongé le peuple :

> Vous me pardonnerez de ne plus rappeler dans tous les détails, les souffrances que vous avez longuement décrites. Depuis les enfants dans la rue, les femmes devenues nos choses alors qu'elles sont nos mères et nos références de valeurs sûres, les travailleurs sans salaires et donc sans considération et sans avenir. Vous me pardonnerez de ne plus rappeler cela dans le détail puisque vous l'avez si bien dit et que chacun de nous en a eu le cœur bouleversé et l'esprit troublé…

Si la mal-gouvernance a causé autant de désolation au sein du peuple, elle n'a point épargné la cité.

- *La ville*

Dans ses œuvres, c'est la face cachée de la vie quotidienne dans la ville de Cotonou, cette ville qui vit vingt-quatre heures sur vingt-quatre, que Florent Couao-Zotti dévoile. Le tableau qu'il en présente est très sombre, aussi bien sur le plan physique que moral. Du dessous du Nouveau Pont, refuge pour jeunes délinquants et malfrats de tous acabits, aux immondices du quartier Sainte-Rita, des « marécages infestés d'anophèles » (*Le cantique…* p.77) de Cadjèhoun aux « flaques d'eau pleines de reliefs de nourriture et de cochons gris » (*L'homme dit fou…* p.177) du quartier Agla, des odeurs de moutons du quartier Zongo aux ténèbres de l'avenue « Jean-Paul Dieu » (*Notre pain…)*, qui pourtant abrite l'ambassade de France, le Centre Culturel Français, Le Centre National Hospitalier et Universitaire, un bon nombre de ministères et surtout la Présidence de la République, le jeune écrivain ne fait aucun cadeau à cette ville que certains des habitants se plaisent quand même à appeler « petit Paris ». Sur le plan physique, Couao-Zotti nous plante devant un décor entièrement sombre, sans doute pour donner plus de poids à la tragédie qui s'y déroule sous le couvert de la nuit : « Rue kpoto-kpoto où aucune ampoule publique n'avait jamais pointé le nez, où même le filet de clarté lunaire qui coulait du ciel ne pouvait froisser l'obscurité. Rue déserte, silencieuse. Le lieu idéal, le moment idéal, pour un braquage idéal » (*Lhomme dit fou…* p. 85).

L'environnement physique justifiant le comportement moral, la vie à Cotonou est dure, dure comme du caillou. Cette ville, sous la plume de Couao-Zotti, devient une jungle. Pour y vivre ou plutôt

pour y survivre, il faut se battre. Se battre sur les rings comme Dendjer, mais aussi se battre dans les rues, les bars, partout. Se battre, c'est ici le seul moyen pour les « masses populaires » de tromper un tant soi peu la misère qui est devenue leur plus fidèle compagne.

Dans cet univers de matérialisme, de désillusions, de haine et de chaos qu'est la ville, seules des racailles de l'espèce du député Kpakpa (*Notre pain…*) ou de la trempe de Dokou Azed (*Le cantique …*) arrivent, au prix de délits économiques et de crimes divers, à sortir la tête de la mêlée. La ville est le moule par excellence des marginaux. C'est pourquoi Couao-Zotti (2003 : 2) écrit :

> La ville est l'une des utopies négatives de la civilisation moderne. C'est l'univers où se construit les mythes les plus mobilisateurs des cause humaines, mais c'est aussi une machine à fabriquer de nouvelles classes de marginaux, à torturer la vie, à provoquer la ruine de l'homme.

Pour Florent Couao-Zotti, la ville est donc porteuse de folles espérances, mais aussi et surtout des désillusions les plus amères. «Ville mutilatrice donc. Ville inhumaine » (Couao-Zotti, 2003 : 2). Remarquons à ce propos que la ville reste un univers assez déshumanisant sous la plume de bon nombre d'écrivains africains à en juger par la connotation négative, voire nihiliste des adjectifs qu'on lui attribue : « cruelle » (Mongo Béti), « bâtarde » (Jean-Marie Adiaffi), « sournoise » (Henri Lopès), « destructrice » (Tierno Monénembo), « monstrueuse » (Abdoulaye Sadji). Dans un tel univers, le sexe devient un moyen d'évasion par excellence qui donne lieu à toutes sortes de bêtises imaginables.

- *« La bête humaine »*

Le sexe reste un élément constant et omniprésent dans les publications de Florent Couao-Zotti comme si rien de bien ou de mal ne peut se faire sans une quinte d'érotisme. De sa première publication, *Ce soleil où J'ai Toujours Soif ou La Nuit des Anges,* à la dernière en date, *Les fantômes du Brésil,* toute l'œuvre romanesque de Couao-Zotti est empreinte d'une sexualité souvent à la limite du sordide. Sur les dix nouvelles qui constituent le recueil *Lhomme dit fou et la mauvaise foi des hommes*, six sont construites directement ou indirectement autour du sexe. Six nouvelles dont l'érotisme obscène, parfois lugubre, met au grand jour une certaine animalité enfouie dans le tréfonds de l'être humain : un mari qui fait l'amour au cadavre de sa femme ("Ci-gît ma passion"), un oncle qui viole sa petite nièce et lui inocule le VIH ("Le Monstre"), une droguée qui s'offre à un chien en plein air ("L'Avant-jour du paradis"), une

fantôme qui fait de l'exhibitionnisme érotique ("Le rire du nombril"), un mari qui n'a rien à opposer aux aventures extraconjugales de sa femmes que des sacrifices ("Délalie"), un univers de désordre sexuel fait de sueur, de sperme et de sang ("Jonquet Blues").

C'est aussi autour d'une histoire de sexe tout à fait répugnante pour la possession d'une belle-de-nuit, Nono, que le boxeur Dendjer et le député Kpakpa se livrent une lutte à mort dans le roman *Notre pain de chaque nuit*. De même, les exploits de Gloh, braqueuse adulée du peuple, nous sont narrés à travers une histoire de sexe-passion entre elle et l'inspecteur Alabi dans *Le cantique des cannibales*. Ces deux romans ont en commun de mettre en scène l'union insolite entre un mâle (le boxeur Dendjer et le député Kpakpa dans *Notre pain…* et l'inspecteur Alabi dans *Le cantique…*) à l'avenir prometteur et une femelle (Nono dans *Notre pain…* et Gloh dans *Le cantique…*) vomie par la société et qui n'a rien d'autre à offrir que ses profondeurs intimes. Il s'agit donc dans les deux cas de l'histoire d'une passion qui mène à la déraison où le mâle à chaque fois y laisse sa peau comme si la luxure était un péché voué à être châtié par une mort inéluctable puisque Dendjer aussi bien que Kpakpa et Alabi, à trop courtiser éros, finissent par succomber à thanatos.

Mais, ce qui frappe le plus dans l'univers romanesque de Couao-Zotti, c'est l'assujettissement presque total de ses personnages au sexe au point de perdre la raison ou de se perdre tout simplement. Ainsi, de la prostitution à la nécrophilie en passant par l'adultère, le viol, l'inceste, le lesbianisme, la zoophilie, l'exhibitionnisme et le voyeurisme, rien ne manque au cocktail libidineux qui, dans l'œuvre du jeune auteur béninois, témoigne de la perversion de nos pulsions sexuelles. Ce travestissement de la libido humaine, témoin probant de la bestialité qui sommeille en chaque être humain, révèle de manière patente la précarité de notre vernis de civilisation. L'omniprésence et la crudité avec laquelle l'auteur aborde la chose sexuelle peuvent surprendre, voire choquer sur un continent où, comme le relève Calixthe Beyala dans un entretien avec Emmanuelle Pontié (2003 : 77), « on fait l'amour, mais on n'en parle jamais. » La question qui vient alors à l'esprit est exactement celle qu'Aire (2002 : 143) posait dans son essai 'Writing and Erotism in Williams Sassine's Mémoire d'une peau (Memory of a Skin)' et à laquelle nous souhaitons souscrire in extenso à propos de Couao-Zotti :

> At the end of this list of sexual practices, one can hardly help wondering why Williams Sassine indulges in displaying so much debauchery, erotism, even pornography. Many questions come to mind: is Sassine trying, a bit like Yambo Ouologuem in his *Le Devoir de violence (Bound to Violence)*, to demystify African sexuality? Is he deliberately breaching laws of morality in order to shock his readers into salutary awareness?

Dans le cas de Couao-Zotti, nous répondrions volontiers par l'affirmative à la deuxième interrogation d'Aire car, à travers débauches, fantasmes et luxure, Florent Couao-Zotti semble nous dire que le sexe reste l'une des principales motivations de toute action ou inaction humaine sur terre ; et que, objet de plaisir par excellence, il peut aussi devenir, si l'on n'y prend garde, l'opium de la raison.

**Conclusion**

L'univers romanesque de Florent Couao-Zotti n'est que le reflet des réalités sociopolitiques de son pays natal, le Bénin. Le regard sans complaisance qu'il jette sur la société béninoise transcende, à coup sûr, la géopolitique du Bénin pour embrasser celle de tout le continent noir dont il fait une peinture impitoyable de la misère, de l'angoisse et de la déperdition d'une jeunesse qui tel un nageur en péril, cherche désespérément un canot de sauvetage dans un océan de misère et de violence. Ses deux grands romans, *Notre pain de chaque nuit* et *Le cantique des cannibales*, sont, de prime abord, la critique sans merci et sans complaisance d'une classe politique qui a perdu la boussole et a érigé la corruption, la gabegie et l'immoralité en système des valeurs. Le recueil de nouvelles, *L'homme dit fou et la mauvaise foi des hommes*, ainsi que la pièce de théâtre, *La diseuse de mal-espérance*, rappellent à notre conscience le quotidien galéreux des innombrables laissés-pour-compte qui « tirent le diable par le cul » (*L'homme…* p.54) chaque jour que Dieu fait dans notre jungle d'univers urbain. Autant la jeunesse et les masses végètent dans la misère, autant les politiciens nagent dans l'opulence. Le seul lien entre ces deux mondes diamétralement opposés est le sexe qui est honteusement présent dans toute l'œuvre littéraire du jeune auteur, souvent sous les formes les plus abjectes. Mais, ce qui fonde l'art romanesque de Couao-Zotti, c'est aussi bien ce regard accusateur qui décortique l'humain jusque dans ses derniers retranchements que la violence, la crudité et l'ironie de la langue qui donnent à ses romans l'allure de polars. Pourtant Couao-Zotti n'est pas un pessimiste béat. Seulement, il pense que « Pour vaincre la souffrance, il faut s'armer contre elle en la montrant, en la détaillant. Non pas pour rendre les cœurs durs

et insensibles, mais pour inviter au dépassement. La catharsis en somme » (Couao-Zotti, 2003 : 3). C'est sans doute la raison pour laquelle il nous laisse sur une note d'espoir dans *L'homme dit fou et la mauvaise foi des hommes* : « Je reviendrai vous délivrer de la mauvaise foi des hommes » (p.56). Espérons seulement que cette délivrance aura lieu avant l'apocalypse.

## Bibliographie


Agbovi, Amour. «Entretien avec Florent Couao-Zotti, Romancier, Dramaturge, Nouvelliste, Scénariste Béninois.» *Fraternité* Mardi 21 Juin 2005.

Aire, Victor O. «A la recherche de l'utopie dans le roman francophone africain.» *RANEUF* Vol 1.1 (2004).

—. *Selected essays and reviews on African literature and criticisme.* Jos: St Stephen BookHouse Inc., 2002.

Amoussou, Bruno. *L'Afrique est mon combat*. Paris: L'Archipel, 2009.

Amoussou-Yeye, Dénis. «Les grands défis du Renouveau démocratique africain : bâtir un État de...» 1998. www.francophonie.org. 25 Mai 2009 <http://www.francophonie-durable.org/documents/colloque-ouaga-5-amoussou-yeye>.

Assani, Akimou. «Entre déterminisme et hédonisme: la fonction symbolique du sexe dans *Notre pain de chaque nuit* de Florent Couao-Zotti.» *ABUDoF* 1.7 (2008): 137-148.

Bouche (abbé), Pierre. *La Côte des Esclave et le Dahomey, Sept Ans en Afrique Occidentale.* Paris: Plon, Nourrit et Cie, 1885.

Chalaye, Sylvie. «Le lyrisme des bas-fonds: entretien de Sylvie Chalaye avec Florent Couao-Zotti.» 18 Mars 2005. *Africacultures* 23 Octobre 2007 <http://www.ndze.com/couao-zotti/parle.htm>.

Couao-Zotti, Florent. «Florent COUAO-ZOTTI, écrivain.» 19 Septembre 2003. www.bj.refer.org. 29 Août 2008 <http://www.bj.refer.org/benin_ct>.

—. *La diseuse de mal-espérance.* Paris: L'Harmattan/Ndzé, 2001.

—. *Le cantique des cannibales.* Paris : Le Serpent à Plumes, 2004.

—. *L'Homme dit fou et la mauvaise foi des hommes.* Paris: Le Serpent à Plumes, 2000.

—. *Notre pain de chaque nuit.* Paris: Le Serpent à Plumes, 1998.

Houannou, Adrien. *La littérature béninoise de langue française.* Paris : Karthala, 1984.

Midiohouan, Guy Ossito. «Florent Couao-Zotti ou l'envers de la réalité.» *Notre Librairie* 146 (2001).

—. *L'idéologie dans la littérature africaine d'expression française.* Paris: L'Harmattan, 1986.

Ntoumba. «Le résultat.» Le procès. chef d'orch. Meway. De Zo gang international. 2000.

Ouologuem, Yambo. *Le devoir de violence.* Paris: Editions du Seuil, 1968.

Penvins. «Florent Couao-Zotti - *Notre pain de chaque nuit*.» 19 Septembre 2003. www.e-littéraire.net. 29 Août 2008 <http://www.e.litteraire.net/general/general.php?>.

Pontié, Emmanuelle. «Le sexe en liberté.» *Afrique Magazine* Mai 2003: 76-77.

Sembène, Ousmane. *Le Mandat.* Paris: Présence Africaine, 1966.